

Or, il fallait acquiescer la certitude ou détruire le doute. Voilà pourquoi l'agent de police voulait connaître le secret de la marquise.

Voilà aussi pourquoi, avant sept heures du matin, pendant que sa femme et Gabrielle sont encore couchées, il se promène, ayant l'air de flâner, sur un des trottoirs de la rue de Babylone.

Les deux mains dans les poches de son paletot, la tête inclinée sur sa poitrine, il force sa mémoire à lui retracer dans tous ses détails l'étonnante révélation.

Il lui semble qu'il se trouve dans la chambre de la marquise, devant le coffret de métal, dont le couvercle vient d'être soudé, et que, doué aussi de la vue miraculeuse, il voit, dans la boîte fermée, le mystérieux manuscrit et les langes d'un enfant.

Et il retrouve en lui le doute qui réclame et la pensée qui le pousse en avant.

Il entend bien une voix intérieure qui lui dit : "C'est impossible !" Mais une autre voix réplique aussitôt : "Voilà ce qui explique l'affection extraordinaire de Gabrielle pour l'enfant de la marquise de Coulange !"

Alors, l'agent de police murmure tout bas ce qu'il a écrit autrefois sur son carnet : "Une voiture de maître, attelée de trois chevaux superbes, attendait la dame Trélat au bord de la Seine. L'enfant a été volé par des gens riches."

Arrivé devant l'hôtel de Coulange, Morlot s'arrêta. Il releva la tête, ses yeux devinrent étincelants et il jeta sur l'aristocratique demeure un regard superbe, qui contenait une sorte de défi.

Mais aussitôt, secouant la tête.

—Ce que je cherche est là, se dit-il et je ne peux pas y entrer.

De nouveau sa tête s'inclina et il murmura :

—Il me faut des renseignements, il faut que je sache...

Un vieillard, assez bien vêtu, passa près de lui. Il le vit s'arrêter devant la porte d'entrée de l'hôtel, et tirer le bouton de cuivre d'une petite cloche dont le bruit se fit entendre aussitôt.

—Celui-là est plus heureux que moi, pensa l'agent.

La porte de l'hôtel s'ouvrit. Avant d'entrer, le vieillard se retourna. De la main et par un mouvement de tête amical il envoya un salut à une femme, qui se tenait sur le seuil d'une petite boutique située en face de l'hôtel.

La femme répondit au salut du vieillard, en criant :

—Bonjour, monsieur Pastour.

Et elle ajouta :

—Je vais vous préparer une bonne tasse de café.

—Oui, à tout à l'heure, répondit le vieillard.

Et il disparut.

—Qui donc est cet homme ? se demanda Morlot ; un ancien serviteur du marquis de Coulange, sans doute. Si je pouvais le faire parler et obtenir de lui les renseignements dont j'ai besoin !

Il jeta les yeux sur le devant de la boutique, qui avait pour enseigne ce mot : Crèmerie. Puis, traversant rapidement la rue, il entra chez la crémère, qui le reçut fort gracieusement, et s'empressa de le faire entrer dans une arrière-boutique meublée d'une demi douzaine de tables de marbre sur lesquelles étaient placés des bois de faïence qui attendaient les consommateurs. En raison, sans doute, de l'heure matinale, il n'y avait encore que deux personnes dans la petite salle.

—Est-ce du café, du chocolat ou du riz que vous voulez ? demanda la femme.

—Je prendrai du café, répondit Morlot ; du bon, de votre meilleur, de celui que vous allez préparer pour le vieux monsieur qui vient d'entrer à l'hôtel de Coulange, ajouta-t-il en souriant.

—Ah ! vous avez entendu ? fit-elle.

—Oui. Mais ne vous pressez pas, je peux attendre.

—Vous pouvez vous asseoir.

—Certainement... Dites-moi, le vieux monsieur a l'air d'être très bien avec vous ?

—C'est un vieil ami. C'est sur son conseil que je me suis établie ici il y a une dizaine d'années, après avoir eu le malheur de perdre mon mari.

—Êtes-vous satisfaite ?

—Mon Dieu oui, j'ai une bonne petite clientèle, et comme je ne suis pas exigeante, je ne me plains pas.

—Votre vieil ami appartient sans doute à la maison de Coulange ?

—Plus maintenant. Après quarante-deux ans de service, il a pris sa retraite il y a deux ans. M. Pastour et sa femme étaient les concierges de l'hôtel. Ils n'ont pas d'enfant ; mais, comme ils sont très bons, ils donnaient à peu près tout ce qu'ils gagnaient à des neveux, à des nièces ; si bien que, devenus vieux et ne pouvant plus faire leur service, ils se trouvèrent à peu près sans ressources le jour où M. de Coulange se vit obligé de prendre d'autres concierges. Heureusement, la bonne marquise apprit cela par Firmin, le valet de chambre. Elle fit venir Pastour.

"On a pris d'autres concierges, lui dit-elle, parce que, pour vous et votre femme, le moment du repos est venu. Vous avez toujours

été un honnête serviteur, mon brave Pastour, et je sais que vous avez fait beaucoup de bien à votre famille ; je sais aussi que vous n'avez pas de quoi vivre, que vous êtes pauvre. Mais on ne se sépare pas d'un digne serviteur tel que vous sans assurer la tranquillité de ses vieux jours. Comme par le passé, vous toucherez vos cent vingt-cinq francs de gages tous les mois. C'est une petite pension que mon mari et moi vous faisons."

Voilà, monsieur, comment le vieux Pastour et sa femme vivent aujourd'hui de leurs rentes. Pastour est venu à l'hôtel ce matin pour toucher le mois de sa pension.

—C'est très bien, dit Morlot, la jeune marquise de Coulange est vraiment une très bonne dame !

—Je le crois bien qu'elle est bonne ! Il n'y a guère de grandes dames qui lui ressemblent, allez ! Quand ses domestiques parlent d'elle, c'est toujours avec admiration. Mais il faut les entendre... Du reste, tous se jetteraient dans le feu pour elle.

M. Pastour ne va pas tarder à arriver, reprit-elle ; et son café que j'oublie...

—Et le mien fit Morlot.

—Et le vôtre aussi, monsieur. Excusez-moi, je cours à mon fourneau.

Un instant après, l'ancien concierge entra dans la salle.

L'agent de police se leva aussitôt, et, saluant le vieillard, il lui dit :

—Ce matin, monsieur Pastour, nous allons prendre le café ensemble.

—Tiens, vous me connaissez donc ? fit Pastour un peu étonné.

—Vous êtes l'ancien concierge de l'hôtel de Coulange ?

—C'est vrai.

—J'ai souvent entendu parler de vous autrefois.

—Par qui ?

—Par les domestiques du marquis de Coulange, qui venaient tous les ans au château de Coulange, dans la Seine-et-Marne. Il faut vous dire que je suis du pays.

—Je comprends, répliqua le vieillard en s'asseyant sur la chaise que Morlot lui présentait. Ainsi, reprit-il, les domestiques de M. le marquis vous parlaient de moi ?

—Oui, et tous faisaient votre éloge et celui de votre excellente femme. "Pastour n'a rien à lui, disaient-ils, il donne tout ce qu'il a et ce qu'il gagne à ses parents pauvres ; c'est le plus brave homme qu'il y ait au monde."

—Ah ! ils disaient cela, fit le vieillard très-ému.

Et, du revers de sa main, il essuya deux grosses larmes.

—Oui, et beaucoup d'autres choses encore, répondit Morlot. Aussi ai-je appris avec une grande satisfaction que la jeune et belle marquise de Coulange vous avait fait une pension, lorsque vous avez dû prendre votre retraite il y a deux ans.

—Oui, monsieur, la bonne marquise, —c'est ainsi que nous l'appelons tous, — nous a fait une pension, à ma vieille femme et à moi.

—A Paris, aussi bien qu'à Coulange, la bonne marquise, comme vous l'appellez, est la providence des malheureux.

—Est-ce que vous la connaissez ?

—Je n'ai pas eu encore le bonheur de la voir ; mais bien souvent on a parlé d'elle devant moi.

—Tout ce qu'on a pu vous dire de la bonne marquise, je le sais. Partout elle est aimée et bénie. Tous les ans elle passe l'été à Coulange avec M. le marquis et les enfants ; comment se fait-il que vous ne l'avez jamais rencontrée ?

—C'est bien simple ; il y a dix ans que j'ai quitté le pays, et quand j'y vais pour voir la famille je n'y reste jamais plus de deux ou trois jours.

—Il y a dix ans, M. le marquis n'était pas encore marié. Mais vous avez dû connaître la mère de M. le marquis.

—Je crois bien ; je l'ai vu souvent, la vieille marquise, celle que les gens appelaient la mère des malheureux.

—Aujourd'hui, monsieur, les gens de Coulange donnent encore ce nom à la bonne marquise.

—Je ne le savais pas. Quand on est éloigné, il y a bien des choses qu'on ignore. Ainsi, je ne sais pas encore comment et en quelle année M. le marquis de Coulange s'est marié.

—M. le marquis s'est marié en 1850, quelque temps après son retour d'un long voyage qu'il a fait à l'étranger. Il n'a pas suivi l'exemple de tant d'autres qui cherchent une grosse dot ; il a épousé mademoiselle Mathilde de Perny qui n'avait pas de fortune. Seulement, elle possédait ce qui vaut mieux : la bonté du cœur. Et puis, elle était, comme elle l'est toujours, admirablement belle.

—Naturellement, devant tout à son mari, la marquise l'aime beaucoup ?

—Elle l'adore ! D'ailleurs, elle n'a pas affaire à un ingrat ; je ne crois pas qu'on puisse aimer sa femme plus que M. le marquis n'aime madame la marquise. Ce sont de vrais tourtereaux. Il est vrai qu'ils sont jeunes. Et puis, c'est si bon de s'aimer ! Ah ! ils n'ont pas toujours été heureux comme ils le sont aujourd'hui.

—Comment, ils ont été malheureux ?